

La maison – l'abri de la solitude et du partage

Elle se dresse devant nous, derrière ses grands arbres, on en sent presque la chaleur et le bruit des parquets, dans l'évocation que **Sophie Aude** nous adresse. Prêt au départ pour la Hongrie ?

Certains lieux semblent vivre d'une vie propre, la Maison des traducteurs de Balatonfüred en Hongrie est de ceux-là. Son existence est par ailleurs un miracle loin d'aller de soi. Cette maison est aussi devenue pour moi au fil du temps, où que je me trouve, un abri intérieur, le lieu de silence nécessaire à l'échange entre deux langues, une sorte de coquillage, « palais pour deux langues » (Mohammed El Amraoui). Mais de langues, cette maison en comprend bien plus que deux. Ses murs sont doublés de dictionnaires, de lexiques, d'encyclopédies dans des dizaines d'idiomes, de photos d'une autre époque, de visages amis, de traces du passage, départs et retours de chacun.

Assise sur une langue source, une bibliothèque couve sous son toit, tandis que derrière les portes de ses six chambres, d'autres voix en silence, d'autres accents, d'autres paysages filtrent, tordent, dilapident et démultiplient, détricotent et retissent les voix de celles et ceux qui l'écrivent. Campée sur d'assez solides fondations, ce qui n'est pas rien dans un pays à la mémoire lacunaire, cachée derrière de grands arbres, cette maison est un paradoxe vivant et serait une utopie si elle n'était pas si matérielle, si vivante, vieillissante et renaissante, fragile, menacée, opiniâtre et vivace. Retraite et tête de pont, clôture et promontoire, fenêtre ouverte, cache secrète, plaque tournante, accueillante et austère, prison

dorée, monacale si on veut (et bordélique sur les bords, parfois).

La première fois, j'y arrivai par *La Fin*, cette nouvelle d'Iván Bácher dont la traduction me permit d'accéder au séminaire qu'Ágnes Járfás y anima plusieurs années de suite et qui m'apprit, entre autres, à me servir et à jouer non pas du, mais des dictionnaires, de toutes sortes, à en jouer avec la même exigence, le même sérieux et la même liberté que ceux avec lesquels elle tisait d'intertextualité ses traductions d'Esterházy. À la fin d'un séminaire dont il était l'invité, je le raccompagnai jusqu'au portail, où il me donna en guise de viatique une bise moins magistrale que drôle, tendre et collégiale. Je refermai le portail sur son départ, la

clé restant à l'intérieur. C'est aussi à Ágnes que je dois d'avoir éprouvé pour la première fois, dans cette maison, combien la littérature est un tissu vivant, fait et refait du croisement de trajectoires, de trames singulières, de transmissions.

Cette maison qui respire, la lumière la traverse, l'ombre la protège, il faudrait évoquer chacune de ses chambres, le perchoir, la grotte, celle dont la fenêtre s'ouvre dans le figuier, mais aussi les bouches amies qui ont bu à ses tasses, les têtes chères qui ont veillé sous ses lampes, passeurs, transfuges, inspirés, durs à la tâche, qui trouveront encore dans son indépendance un abri temporaire, pour la solitude et pour le partage. ◆

Elle pense, elle panse, elle danse !

À la fois une création poétique et un témoignage précieux, voici ce qu'écrit **Françoise Wuilmart** avec beaucoup d'inspiration au sujet d'une résidence – vue par sa directrice.

J'ai dirigé pendant vingt-et-un ans le merveilleux Collège de traducteurs littéraires de Seneffe, installé au château de Seneffe au beau milieu d'un parc de 24 hectares : lieu idyllique, sorte d'œcoumène où j'accueillais chaque année des traducteurs du monde entier, désireux de traduire notre très belle littérature belge.

Nous vivions au quotidien ce qui, ailleurs, est abstrairement prôné mais rarement ou difficilement mis en pratique : un frottement culturel parfaitement huilé, et la cruciale convivialité qui seule est à même d'enrichir la créativité artistique – comme le clamaient déjà les penseurs de l'Antiquité. Là, nous étions « ailleurs », dans une *utopie*, le monde extérieur faisait partie d'un autre monde. Les repas, pris en commun et préparés par un traducteur culinaire de la nature, nous

rapprochaient comme seule peut le faire la table...

Inutile de vous dire que j'y ai vécu des moments uniques, inoubliables tant l'intensité humaine et professionnelle était forte...

Chaque session était clôturée par une manifestation officielle organisée dans la superbe Orangerie du château, et j'y étais invitée à faire le bilan de la session.

Nous voici en 2015... je rédige mon bilan, mais dans un style pas tout à fait orthodoxe... En effet, j'ai beaucoup d'admiration pour notre très grande poétesse belge Laurence Vielle, et je repense à son poème magistral, oui génial par son rythme incantatoire et ses répétitions envoûtantes : « Elle danse, Marie, elle danse... » Car pour

Laurence Vielle, « la danse est au milieu de tout ». Elle a bien raison... moi aussi je dansais à Seneffe...

Sachez pour mieux comprendre ce qui suit que les bâtiments du Collège formaient un grand carré avec 18 chambres sur deux côtés, salle à manger, cuisine, bibliothèque et salle de séminaires sur le troisième côté, le quatrième côté ouvrant sur le parc. Il entourait un grand patio ayant en son centre une rafraîchissante fontaine.

C'est donc sur le modèle du très beau poème de Laurence que j'ai voulu décrire une de mes journées virevoltantes parmi tant d'autres, en somme... un pastiche...

« Françoise veut prendre son petit déjeuner.

Elle traverse le patio à ses risques et périls. Elle marche sur un *fil*. Elle longe la longue diagonale à pas feutrés, sans bouclier.

Au premier tiers, la chambre 12 sort de ses *gonds* : le Roumain, *furibond*, n'a plus de *connexion*. Françoise vire de bord. Elle répare et repart. La *danse commence*.

De la gauche accourt l'*Argentine*, elle demande une *aspirine* tandis que

l'Allemand, qui veut faire du vélo, réclame une *rustine*.

Elle *panse*, elle *danse*.

Elle n'a pas encore atteint la fontaine qu'un plombier surgit d'un local *technique* et lui *explique* comment régler telle vanne *stratégique*.

Tandis que de la bibliothèque s'échappe un cri désespéré : Françoise, je ne comprends pas ce texte de *Nougé*...

Elle explique. Elle *pense*, elle *danse*.

Mais le Hongrois veut du papier toilette. Elle fait demi-tour, elle *danse*. Mais l'Anglais se plaint du radioréveil. Nouveau demi-tour, elle *pense*, elle *danse*.

Où est le sèche-cheveu ? Ah mon Dieu... La tonnelle s'est effondrée, des ampoules à *remplacer*... Dans l'imprimante plus de *toner*, plus de cintres au vestiaire, plus de *théière*, plus de *cuillère*... Elle court, elle *danse*...

Enfin la salle à *manger*, pouvoir s'asseoir et *déguster*...

Mais plus de pain, plus de *fromage*. Quel carnage ! Le *Croate* lui aussi a faim, mais c'est table rase ! Misère !

Un café fera *l'affaire*. Elle *lampe*, elle *lampe*.

Pour rejoindre sa chambre elle longe le fond du patio, à l'ombre des *feuillages*. Que n'a-t-elle emporté sa tenue de *camouflage*. Et c'en est *fait*! Voilà l'équipe de *nettoyage*, voici le corps de *balais* qui fait irruption dans la *cour* et s'enquiert des travaux du *jour*.

Elle *pense*, elle *danse*.

Mais voilà la camionnette du *lavoir* qui fonce sur elle et a bien failli *l'avoir* : où déposer les *paquets*, quand revenir pour *ramasser*? Vite au *bureau* pour consulter les *bordereaux*.

Elle *court*, elle *danse*, elle *court*, elle *danse*.

Elle se *languit* de l'*après-midi* où elle s'offrira du *répit*... mais *non*, quelle *distraction* : contacter les *auteurs*, jouer les *organisateurs*, ranger les livres *déplacés*, compter les couverts avec le *cuisinier* et vider tous les *cen-driers*, réserver deux chambres d'hôtel car le collège est trop *petit*... et réserver deux *taxis*...

Elle *danse*, elle *danse*, elle *pense en cadence*, assume la *présidence* de cette superbe *résidence*. Et elle *danse*, elle *danse*... ». ◆

À Saorge : un monastère dans le monde

Le traducteur est-il dans le monde ou dans son monde ? Anachorète ou citoyen engagé ? À travers ces lignes, **Jean-Pierre Richard** nous fait voyager et évoque également avec finesse un de ceux qui “sont des nôtres” : un poète.

Traduire, c'est bien connu, nous ouvre de nouveaux horizons. Déjà, tels les comédiens, nous allons nous mettre, le temps d'un chantier, dans la peau d'un autre : il nous faut retrouver le mouvement de sa plume, en épouser les pleins et les déliés ; découvrir le timbre de sa voix, en reproduire – à notre façon – les inflexions et les intensités. « Sur mon assiette », comme dit l'anglais, cette fois c'était Shakespeare : l'édition bilingue de ses *Œuvres complètes* dirigée par Jean-Michel Déprats et Gisèle Venet arrivait à son terme, au bout d'un quart de siècle, avec la publication des « Sonnets et autres poèmes », dont un de plus de trois cents vers, *A Lover's Complaint (La Complainte d'une amoureuse)*, qu'on m'avait chargé de

traduire. Il raconte les infortunes d'une novice séduite par un jeune apollon. Sauf que personne n'est certain que ce soit du Shakespeare !

Et me voilà en résidence à Saorge – dans un monastère (géré par les monuments nationaux) adossé à la frontière italienne et perché au-dessus de la Roya dans l'arrière-pays niçois – à me débattre avec un texte dont nul ne sait qui l'a écrit. De jour en jour je découvrais toujours plus d'hypothèses et de controverses où les passions le disputaient aux analyses. « Alors, c'est de lui ? » me demandait-on tandis qu'on préparait en commun le déjeuner avec les merveilleux légumes du potager. Un jour, j'étais sûr que oui ; le

lendemain, sûr que non. Mon petit thriller semblait intéresser.

Mais j'entendais aussi le personnel du monastère – des guides aux jardiniers – partager avec nous les dernières nouvelles de la vallée ; raconter les barrages routiers du matin et les contrôles de la Police aux frontières à bord du train (le Train des Merveilles reliant Nice ou Tende à Saorge), les caméras installées jusqu'en haut du col de Muratone, l'aide aux migrants, les foyers d'accueil et de résistance dans les hameaux des alentours et l'acharnement des autorités contre le jeune Cédric Herrou¹, un voisin, coupable d'un « délit de solidarité » frais pondu...

L'après-midi, quand il fallait laisser la place aux visiteurs dans les jardins du monastère, j'allais travailler au calme dans la bibliothèque. Un jour, j'y ai croisé un des nôtres, quelqu'un dont le métier n'est pourtant pas de traduire : un spécialiste mondial du soleil ayant déjà un astéroïde à son nom qui se promène dans l'univers ! Notre astrophysicien préparait un recueil de poèmes, car l'homme est aussi poète.

Et chasseur-cueilleur de météorites. Et il me racontait au fil des jours comment, lorsqu'il en cherche dans le désert de l'Atacama, le mieux est encore de laisser flotter son attention, afin d'être totalement réceptif à l'environnement, entièrement disponible aux surprises du possible. En l'écoutant narrer ainsi son approche du « ciel de pierres »², j'avais le sentiment d'entendre décrire à merveille le chemin même de la traduction.

Mon mois de résidence a pris fin, *La Complainte* a paru mais, deux automnes plus tard, le torrent de la Roya ravageait sa vallée et depuis, même loin d'elle, j'y vis toujours. ♦

1. Auteur de *Change ton monde*, Les liens qui libèrent, 2020.

2. Matthieu Gounelle, *Un ciel de pierres. Voyage en Atacama*, Gallimard, 2022.

Tant de fois le ciel s'est fait complice de nos émerveillements

Les résidences ont une importance incontestable dans la vie des traducteurs.

Myriam Legault-Beauregard en garde un souvenir qui l'aide encore à vivre.

Relire, huit ans plus tard, le journal que je tenais durant ma première (et unique) résidence de traduction littéraire, c'est revivre des moments d'une joie intense, presque insoutenable. J'allais avoir trente ans, je participais à titre d'étudiante à cette résidence internationale organisée dans les montagnes de l'Ouest canadien. Mes attentes étaient aussi hautes que la cime du mont Rundle, aussi auraient-elles facilement pu être déçues. Mais il n'en fut rien. Relire mon journal, c'est souffler sur les braises ardentes d'une nostalgie qui ne s'éteindra sans doute jamais.

Ce journal témoigne avant tout de ma motivation à faire avancer mon projet de traduction, des journées où la tâche se révélait plus ardue, de mes

nombreux doutes. Je peux savoir, en me replongeant dans mon carnet, quels jours je suis allée nager sous la verrière en quête d'inspiration. J'y raconte aussi les excursions en montagne de notre petit groupe tricoté serré. J'y précise avec qui j'ai partagé tel ou tel repas. Au gré des pages, je me remémore les détails amusants de nos soirées bien arrosées dans le *Writers' Lounge*, les chansons que nous y avons entonnées en chœur. Je m'étonne encore de toutes les coïncidences qui m'ont menée jusque-là, et qui continuaient de se multiplier pendant la résidence, la plus étonnante étant certainement la découverte d'un frère jumeau – né le même jour et la même année que moi, à quelque 8 000 km de distance.

Le solstice étirait nos journées vallantes mais ludiques, la rivière Bow s'écoulait au gré de nos conversations sur les canons de la littérature. Nous nous réunissions en tables rondes, et je posais mille et une questions. Tout me fascinait. Mes collègues m'émouvaient, me faisaient rire, m'éblouissaient – j'éprouvais chaque jour davantage d'admiration et d'affection pour chacune et chacun d'entre eux. J'ai aussi écrit, dans les Rocheuses, quelques poèmes dont je suis toujours fière.

Il existe une photo magnifique où l'on distingue cinq membres de notre groupe, de dos ou de profil, accoudés à un belvédère. J'en suis. Je tends la main, comme si je tentais d'attraper les nuages, de saisir cet instant de pure félicité. Tant de fois le ciel s'est fait complice de nos émerveillements. En faisant naître un arc-en-ciel à la fenêtre du restaurant. En nous faisant cadeau de ses étoiles filantes. En nous laissant admirer la plus belle des aubes, les yeux dans l'eau, après notre dernière soirée ensemble.

Les années ont passé. La vie, la maternité, le travail, bref, les circonstances ont fait en sorte que ma seule et unique expérience de résidence aura été celle-ci. Trois merveilleuses semaines que je chéris, et grâce

auxquelles j'ai connu des personnes extraordinaires avec qui je garde le contact.

Si le ciel veut bien que je retourne en résidence un jour, je ne manquerai pas de me faire scribe une fois de plus, pour traduire en souvenirs tous ces moments de bonheur. ♦

Méthodes révolutionnaires pour nettoyer votre piscine – souvenirs d'une résidence

Aude Fondard partage son expérience d'une résidence en Grèce pour traduire la pièce d'une dramaturge aux visées décapanantes. La vision que la traductrice a de la Grèce l'est autant.

Kerkyra, me voilà, j'arrive grâce au programme Levée d'encres. Merci ATLAS ! Je suis très heureuse que mon projet de traduire des extraits d'une pièce de théâtre ait convaincu.

C'est formidable d'être dans le pays pour me reconnecter à la langue courante et intégrer le ton des personnages de la pièce, formidable de ne pas être chez moi, dans mes habitudes quotidiennes. Au fil des jours, je note que pour être concentrée ce n'est pas un lieu fixe qu'il me faut, car je peux traduire en train ou en bateau – c'est de lumière dont j'ai besoin.

Au fil des jours, je note aussi qu'il est étrange d'aller en zone touristique pour travailler, pratiquer une activité qui n'a rien à voir avec cette industrie. C'est étrange d'être seule et c'est parti pour quinze jours de solitude.

Souci dès le lundi, jour officiel du début de ma résidence. Le musée Solomos refuse finalement ma présence, car la Société d'études corfiotes juge que mon projet n'est pas assez proche de Solomos, pas assez noble pour côtoyer les livres, meubles et tableaux du poète maudit qui a rédigé l'Hymne à la liberté en 1823. Ce texte

est à la base d'un des chants de la pièce que je souhaite traduire.

Je me passerai donc de bureau au musée Solomos. De toute façon, je suis une traductrice nomade.

La traduction, ha ! Je compte en feuillets le nombre de pages à décortiquer pour réussir. Le mot « réussir » me fout en boule. Je ne veux pas réussir : je veux entrer dans le texte, la peau des personnages, donner à entendre en français ce qui ne va pas en Grèce et que l'autrice expose dans sa pièce au vitriol : *Méthodes révolutionnaires pour nettoyer votre piscine* d'Alexandra K*

À mesure que j'avance, plusieurs questions émergent. Pourquoi traduire du théâtre si je n'ai pas prévu de monter cette pièce ? Pour donner à découvrir une autrice qui en dit long sur l'état de son pays ? Mais si la pièce est adaptée, elle sera révisée pour convenir aux comédiens et comédiennes, elle passera par une étape d'écriture de plateau, non ?

Qu'est-ce que cela implique de traduire du théâtre ? De la langue soi-disant orale, évocatrice d'une époque, et pourtant universelle. Je me heurte aux obstacles nommés Oralité. Argot. Répétition. En grec, il est d'usage de répéter des mots dans la conversation.

Est-ce que je dois m'y tenir ? À quel moment la répétition ne fonctionne-t-elle plus sur un plateau français ? Au fil de l'apparition du texte en français, la comédienne en moi se demande, est-ce que l'on dirait comme ça ? Comment se jouerait l'affrontement fille-père à la fin ?

Certaines de ces questions trouveront des réponses six mois plus tard... lorsque je contacterai un metteur en scène italien, qui aura lu la pièce (en italien) et cherchera une traduction en français afin de la monter à Marseille. Ô Joie !

Une semaine plus tard, je quitte Corfou pour Ioannina. J'en rêve depuis des années, le cœur des montagnes, le cœur de l'Épire, le lieu de résidence d'Ali Pasha, c'est aussi ça, la Grèce.

Pas que des îles régentées par et pour les touristes. Il y a de vraies gens, des feuilles qui tombent des arbres, des enfants qui vont à l'école, des graffitis anti-pass vaccinal. Il y a des squats, des affiches contre la culture du viol, des soirées gothiques et Antifa.

J'arrive au crépuscule. Les derniers rayons rosissent les crêtes autour du lac. La quiétude m'inspire. Tout le monde me parle grec. Et c'est là que la traduction se fait. Sans distraction ou

presque. Sans plage idyllique. Je serais volontiers restée une semaine de plus. Mais il me faut revenir en France. Les étapes de nettoyage du texte, relecture et amélioration, ce sera pour Marseille, lorsque le premier jet aura mûri. ♦